

Veiller le siècle

L'énigme Blanchot. L'écrivain de la solitude essentielle,
Magazine littéraire, n° 424, octobre 2003, p. 22-68

Écrits politiques. Guerre d'Algérie, mai 68, etc. 1958-1993 de
Maurice Blanchot, Éditions Léo Scheer / Lignes, 191 p.

Patrick Poirier

Numéro 195, mars-avril 2004

Fidélité à plus d'un : Derrida, Celan, Brenner, Cixous, Blanchot

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, P. (2004). Veiller le siècle / *L'énigme Blanchot. L'écrivain de la solitude essentielle*, Magazine littéraire, n° 424, octobre 2003, p. 22-68 / *Écrits politiques. Guerre d'Algérie, mai 68, etc. 1958-1993* de Maurice Blanchot, Éditions Léo Scheer / Lignes, 191 p. *Spirale*, (195), 20-21.

VEILLER LE SIÈCLE

« L'ÉNIGME BLANCHOT. L'ÉCRIVAIN DE LA SOLITUDE ESSENTIELLE »
Magazine littéraire, n° 424, octobre 2003, p. 22-68.

ÉCRITS POLITIQUES. GUERRE D'ALGÉRIE, MAI 68, ETC. 1958-1993 de Maurice Blanchot
 Éditions Léo Scheer / Lignes, 191 p.

L'AURA veillé le siècle comme on veille la nuit, au chevet de la nuit, dans l'attente inquiète de l'histoire, c'est-à-dire, peut-être, dans l'attente de ce qui arrive sans « *mettre fin à l'attente* » (*L'attente l'oubli*, Gallimard, 1962) : ruptures de l'histoire, crises politiques majeures (« *la déroute de la justice* », dira-t-il dans *Pour l'amitié*) ou révolutions bouleversant l'avenir, tous événements qui auront marqué le XX^e siècle et interpellé sans cesse — sans répit — celui qui, pour Jacques Derrida, fut « Un témoin de toujours ». « *Comme, avec les années qui passent, deviennent rares les témoins de l'époque, je ne puis garder le silence, lorsqu'il en est temps encore* », écrivait Maurice Blanchot dans *Les Intellectuels en question* (Fourbis), refusant alors de « *laisser s'accréditer des affirmations* » au sujet de Georges Bataille, l'ami disparu. C'était en 1984, il était temps encore. Mais les années passent, en effet, et « *la mort ne se laisse pas attendre* » (*L'attente l'oubli*). Les témoins meurent. Maurice Blanchot est mort.

Le dernier à témoigner

Je n'insisterai pas ici sur ce que cette phrase, si simple et pourtant d'une tristesse indicible, peut laisser entendre. « Maurice Blanchot est mort » : c'est aussi le titre de la conférence troublante qu'a prononcée Jacques Derrida au colloque consacré à Maurice Blanchot quelques semaines après sa mort, texte repris dans la réédition de *Parages* (voir, dans ce numéro, le texte de Claude Lévesque) et dont le *Magazine littéraire* du mois d'octobre 2003 publiait un extrait dans son dossier « L'énigme Blanchot ». Je n'insisterai pas ici, sauf pour dire qu'on peut sans doute difficilement mesurer, aujourd'hui, la perte immense et l'absence terrible dont nous sommes, depuis, les héritiers. Les témoins de l'époque — de cette époque-là, précisément — disparaissent, « *deviennent rares* ». Irremplaçables comme tous les témoins, ceux-là pourtant emportent aussi avec eux la charge même du témoignage, son urgence, me semble-t-il, et « *le devoir imprescriptible de ne pas oublier* », comme l'écrit Blanchot dans « *N'oubliez pas* » (repris dans *Écrits politiques*).

« *Nul ne témoigne pour le témoin* », écrit Celan (mais c'est cela aussi que dit et que déplore désespérément cette phrase : « Maurice Blanchot est mort »). Mais est-ce entendu? Est-ce vraiment entendu? Avec le décès de Maurice Blanchot, après

la disparition de Bataille, Antelme, Duras, Mascolo, des Forêts, Char et Lévinas (et combien d'autres encore dont les noms pourraient figurer ici), a-t-on assisté, assiste-t-on à la disparition de l'un des derniers témoins, de l'un des derniers intellectuels, écrivains, penseurs à témoigner de cette époque — de cette époque-là —, comme du siècle tout entier? « *Rien de ce qui aura inquiété le siècle passé, et déjà celui-ci, de ses inventions et de ses cataclysmes, de ses mutations, de ses révolutions et de ses monstruosité, rien de tout cela n'aura échappé à la haute tension de sa pensée et de ses textes. À tout cela il a répondu en s'exposant à d'inflexibles injonctions* », écrit Jacques Derrida dans « Un témoin de toujours » (*Chaque fois unique, la fin du monde*, Galilée, 2003), texte prononcé aux obsèques de Blanchot. C'est en cela qu'il aura su veiller, qu'il aura surveillé le siècle. Les collaborateurs appelés à participer au dossier du *Magazine littéraire* n'auront d'ailleurs pas manqué, pour la plupart, d'y insister tant l'engagement de Maurice Blanchot dans ce siècle fut considérable — et tant le siècle lui-même aura « engagé » son écriture. Les textes de Leslie Hill, « *La pensée politique* », et de Michel Surya, « *Un bonheur politique* », le rappellent encore avec force, si besoin était.



Frédéric Brenner, Roberto Disegni, Capitoliun, Rome, Italie, 1992.

C'est que le « mythe » qui aura fait de Maurice Blanchot un auteur effacé (si ce n'est même invisible, spectre avant l'heure), tout en retraits dans son œuvre, fait trop facilement oublier à quel point il « *n'en a pas moins été un homme public, écrivain, chroniqueur, intellectuel en-*

gagé », comme le rappelle Christophe Bident dans « *La part de l'autobiographie* ». L'œuvre littéraire elle-même, que l'on a longtemps crue (ou voulue) impersonnelle, se donne désormais à lire sous un autre jour et il y a fort à parier que dans la foulée d'un essai comme *Demeure — Maurice Blanchot* (Galilée, 1998), que Jacques Derrida consacre à *L'Instant de ma mort*, les lectures à venir de l'œuvre blanchotienne feront de plus en plus la part de l'autobiographie. L'œuvre littéraire, écrit en effet Bident, « *est entièrement à relire aujourd'hui sous l'angle de l'autobiographie. Autobiographie d'un homme, autobiographie d'un écrivain et peut-être d'une écriture* ». C'est d'ailleurs ce que

promet déjà, dans ce numéro du *Magazine littéraire*, le texte « *La contestation de la mort* » de Philippe Lacoue-Labarthe, court extrait d'un livre impatientement attendu, *Agonie terminée, agonie interminable. Sur Maurice Blanchot*, qui doit paraître en 2004 aux Éditions Galilée et dans lequel l'auteur entend relire le fragment tiré de *L'Écriture du désastre* (« Une scène primitive? ») ainsi que *L'Instant de ma mort* afin de « *mettre à l'épreuve ce qui, à travers la hantise du "mourir", s'est joué quant aux catégories majeures de la fiction et du mythe, du testimonial et du testamentaire, de l'aveu et du secret, de la non-présence et du retrait, de l'autre (éthique) et de l'être-ensemble (politique); mais surtout quant à ce qu'il faut bien se résoudre à nommer l'écriture posthume de Blanchot* ».

Testaments à venir

Sans pouvoir encore prendre la mesure exacte de ce que Philippe Lacoue-Labarthe donnera à entendre par « *écriture posthume* », on peut en revanche déjà commencer à lire et à interroger une première œuvre publiée posthument. Évidemment, ces *Écrits politiques. Guerre d'Algérie, Mai 68, etc. 1958-1993* (parus en avril 2003, soit quelques semaines après les obsèques de Blanchot) ne peuvent avoir été publiés qu'avec l'aval de leur auteur tant la préparation et le rassemblement de ces textes ont sans doute constitué un travail de longue haleine. Aussi leur statut « posthume » doit-il être nuancé. La nature testamentaire de cette publication ne laisse, quant à elle, place à aucun doute.

S'il faut saluer la mise en recueil de ces textes importants, voire essentiels à la compréhension des rapports complexes du politique et du littéraire chez Blanchot, il n'en demeure pas moins que les raisons motivant leur publication ne manqueront pas d'être interrogées. Évidemment, le rassemblement de ces textes — dont la plupart, « perdus ou tombés dans l'oubli », demeuraient difficiles d'accès — était une entreprise attendue et nécessaire. Mais je ne puis m'empêcher de croire qu'elle le demeure peut-être toujours. Car même si ce recueil s'avère un outil précieux pour la lecture de l'œuvre, il soulève néanmoins quelques questions d'importance.

L'Insurgé et, entre autres, *Combat*, demeurent somme toute inaccessibles aujourd'hui.

En revanche, et d'autre part, presque tous les textes regroupés dans ces *Écrits politiques* avaient fait l'objet d'une republication, sous une forme ou sous une autre. Ils trouvaient, de plus, leur place au sein d'un ensemble qui donnait à ces textes — à leur écriture fragmentaire, à l'absence ou non de leur signature, etc. — une tout autre portée, donnant à lire autrement un certain « *communisme de pensée* », comme le rappelle Michel Surya, ou à tout le moins l'affirmation commune d'une « *possibilité politique* ». L'éditeur de ces *Écrits* ne manque d'ailleurs pas de souligner lui-même la nature particulière de ces textes rédigés dans et pour des revues : « *il faut en faire l'hypothèse, c'est pour cette raison que leur auteur ne les a depuis intégrés à aucun de ses livres : leur nature les différenciant essentiellement de ce que tout livre, même de lui, pouvait chercher ; un texte "politique", à la différence d'un texte "littéraire" ou de "pensée" ne pouvant, pour lui, qu'être écrit collectivement ; mieux même : anonymement* ».

Exception faite des écrits de la dernière partie du livre (recueillis sous le titre « Heidegger, Lévinas, Le Judaïsme, Antelme. 1981-1993 ») et sans remettre en question l'importance d'un tel recueil, on peut donc se demander si la lecture des textes des deux premières parties — « *Le*

« Dans la nuit surveillée »

Ces remarques faites, il faut redire à quel point est riche et exigeante la lecture des écrits rassemblés ici. Au-delà de ce que ces textes disent du rapport singulier de Blanchot au politique et au littéraire — mais aussi, et de manière plus importante, du rapport de la politique à l'écriture, « *deux exigences sans commune mesure* », écrit Michel Surya —, c'est encore la question du témoignage et, par le fait même, l'extrême vigilance à laquelle en appellent ces textes qui retiendront peut-être l'attention. Il faut « *veiller* », « *nous devons tous veiller* », répétera Blanchot à l'occasion de la Guerre d'Algérie. « *À tous les moments décisifs de l'humanité, quelques hommes, parfois un grand nombre, ont toujours su sauvegarder le droit de refuser. [...] C'est le recours fondamental. Sur un tel droit, nous devons tous veiller, veiller pour qu'il n'en soit pas fait un usage sans rigueur, veiller pour que, réaffirmé et maintenu, il reste ce qu'il est : le recours ultime comme pouvoir de dire non* ».

Il faudra un jour relire l'œuvre de Blanchot à la lumière de ce mot-vigile, lueur qui insiste toujours auprès de sa pensée. Car cette idée de « *veille* », cet appel à la « *vigilance* » ne concerne pas seulement le quotidien, les « *actes du jour* », fussent-ils hors normes, fous, désastreux, le désastre même, attention qui consisterait dès lors,



Il est certain, d'une part, que les détracteurs et les esprits policiers verront dans la publication de ces textes une tentative cherchant à ne donner à lire qu'un des différents discours politiques tenus par Blanchot au cours du dernier siècle. Les textes politiques écrits entre 1958 et 1993 ne sont pas ceux que ces « critiques » auraient sans doute souhaité voir publier en premier lieu et force est d'admettre qu'au chapitre de l'accessibilité, les articles, entrevues, lettres et tracts regroupés ici n'avaient rien à envier aux textes (beaucoup plus problématiques) écrits avant la Seconde Guerre mondiale dans des journaux et revues d'extrême droite. Outre quelques rares articles de cette période publiés dans un dossier consacré à Blanchot (*Gramma*, « Lire Blanchot II », n° 5, 1976), les écrits « journalistiques » parus dans *Le Rempart*,

14 juillet et projet de *Revue Internationale* 1958-1962 », ainsi que « Le Comité d'action étudiants-écrivains. Suivi de la revue *Comité*. 1968 » — n'aura pas à faire l'épreuve d'un certain manque, celui de l'absence du « tout » dans lesquels ils trouvaient (ou ne trouvaient pas) place aux côtés des écrits des autres collaborateurs de ces projets. L'effet est parfois saisissant, étrange, particulièrement dans le cas du projet de la *Revue internationale* où les réflexions et échanges entre les membres du « groupe » font clairement défaut. Il n'est pas dit, en ce sens, que la lecture de ces *Écrits politiques* puissent faire l'économie des numéros et publications « hors série » que la revue *Lignes* a déjà consacrés à ces différents projets et dans lesquels on peut retrouver l'ensemble des textes des collaborateurs.

pour l'intellectuel, l'écrivain ou le penseur à intervenir, d'une manière ou d'une autre, et à exprimer son refus devant l'inacceptable, serait-il l'inattendu. Cette veille — après le jour, après la folie du jour — est aussi celle de la nuit, vigile contre l'oubli, veille « *dans ces nuits où je dors sans dormir* », écrit Blanchot, se confiant à la mémoire de Robert Antelme.

C'est cette veille, finalement, cette veille de l'amitié « *Dans la nuit surveillée* » qu'il faudra peut-être apprendre à lire, afin d'entendre, nous aussi, le murmure inquiet des témoins disparus : « *Écoutez-les, écoutez ces noms : Treblinka, Chelmno, Belzec, Maidanek, Auschwitz, Sobibor, Birkenau, Ravensbrück, Dachau.* »

PATRICK POIRIER